

Truong (Fabien), Truc (Gérôme), *Grands ensembles. Violence, solidarité et ressentiment dans les quartiers populaires.*

Paris, La Découverte, 2025, 374 p., 22 €.

Anastasia Magat

DANS **REVUE FRANÇAISE DE SOCIOLOGIE** 2025/2 Vol. 66 , PAGES 391 À 394
ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 0035-2969

ISBN 9782724643671

DOI 10.3917/rfs.662.0391

Date de mise en ligne : 30/06/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-revue-francaise-de-sociologie-2025-2-page-391?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

frappantes des dispositions mises en œuvre par les enfants de ces catégories.

L'armature théorique de l'ouvrage est plutôt légère, on l'a dit. Les sociologues français pourront le regretter, tant ils sont inspirés par des modèles de l'action issus de la philosophie. L'auteur du compte rendu penche plutôt vers l'indulgence. L'annexe sur P. Bourdieu est sans doute inutile : elle s'inscrit dans une série d'appropriations malheureuses du sociologue français aux États-Unis qui vaudraient une longue étude. Il faut prendre le travail d'A. Lareau pour ce qu'il est : une étude empirique foisonnante et inventive qui néglige trop souvent de justifier ses opérations, particulièrement en termes de choix méthodologiques et de montée en généralité. Il convient néanmoins de se réjouir de voir cet ouvrage original pleinement accessible au public francophone. Les responsables de la traduction ont fait preuve, à l'image de l'autrice, d'une grande probité. L'une et les autres doivent en être amplement remerciés.

Jean-Louis FABIANI

*Central European University (Vienna)
EHESS (Paris)*

Truong (Fabien), Truc (Gérôme),
Grands ensembles. Violence, solidarité et ressentiment dans les quartiers populaires.

Paris, La Découverte, 2025, 374 p., 22 €.

À travers une monographie de près de dix ans consacrée à la ville francilienne de Grigny et ses quartiers populaires, F. Truong et G. Truc étudient comment la violence, qu'elle soit terroriste ou structurelle, extérieure, intériorisée ou produite par eux-mêmes ordonne ces espaces et leurs habitants en même temps qu'elle les traverse. En plus de contester les thèses politiques « d'ensauvagement »

et d'accroissement de la violence, les auteurs mettent aussi en lumière des dynamiques de résistances et de solidarité face à ces violences, qui expliquent pourquoi les habitants de quartiers populaires vivent, s'investissent et aiment leur quartier.

F. Truong et G. Truc apportent leur pierre au grand ensemble de la littérature sur les quartiers populaires. L'apport majeur de ce livre repose, dans une logique cumulative, sur la richesse empirique de leur enquête ethnographique au très long cours. Ils continuent ainsi de documenter les forces et processus qui fixent une population en bas de la hiérarchie sociale. À partir d'une monographie, ils narrent plusieurs histoires entremêlées : celle de Grigny et ses différents quartiers (le Village, la Grande Borne, Grigny 2, Tuileries, etc.), mais aussi de ses habitants, et des quartiers populaires en France. Là où la littérature a bien documenté les quartiers populaires construits dans les années 1950, notamment dans la proche couronne parisienne, les auteurs s'intéressent à ceux issus de la seconde vague de construction et de développement des banlieues, à partir des années 1970. Les quartiers de Grigny sortent de terre dans un contexte où la « banlieue » concentre déjà davantage les fractions plus paupérisées et immigrées, cristallisant une critique envers ces ensembles architecturaux et leur population.

Théoriquement, là où la littérature abordait ces territoires par l'angle de la déviance, les auteurs choisissent ici plutôt celui de la violence. Se détachant du questionnement de la norme, ils qualifient plutôt des faits par rapport à une définition protéiforme de la violence : de la plus évidente, qui entraîne la mort ou altère physiquement, comme les attentats ou la violence des trafics, à celle plus diffuse et difficile à saisir, qui est aussi plus

structurelle et intériorisée. De la sociologie de la déviance, ils ne gardent que le processus de stigmatisation décrit par Howard S. Becker pour observer comment les habitants composent avec, entre acceptation et ressentiment. Ils puisent également dans les travaux prolongeant ceux de H. S. Becker pour traiter du processus de racialisation qui regroupe les habitants autour d'une expérience commune et ordinaire. Ces derniers prennent conscience de l'altérité et de leur différence par rapport à l'extérieur (chap. 7). Les auteurs mobilisent alors le concept de « conscience dédoublée » de W.E.B Du Bois (*Les âmes du peuple noir*, La Découverte, 2007) pour décrire la conscience permanente qu'ont les habitants du regard stigmatisant d'autrui sur eux.

Ces différentes facettes de la violence apparaissent dans la structure formelle du livre, avec une première partie appelée « Attentats », une deuxième « Un état d'urgence permanent » et une dernière « Chassés-croisés ». L'enquête débute à la suite de la sollicitation d'un collectif d'habitants de la Grande Borne, *Ensemble citoyens*, qui désire analyser et valoriser leur production citoyenne suite aux attentats de Charlie Hebdo et surtout de l'Hyper Cacher commis par Amedy Coulibaly, originaire de Grigny. Les attentats, raison de leur venue à Grigny, sont aussi le point de départ de leur enquête, concomitant avec les attentats du 13 novembre 2015. Le premier chapitre traite ainsi de la réaction des habitants à l'évènement et à la médiatisation du quartier à cette occasion « où la stigmatisation s'ajoute à la sidération » (p. 27). Face à ce choc exogène et à une stigmatisation par l'extérieur, les habitants se mobilisent en créant l'association *Ensemble citoyens*, dont les actions et la vie associative sont détaillées dans le chapitre 2. Ce dernier interroge « ce que

permet une crise », soit un décloisonnement des espaces militants déjà constitués et la mobilisation de citoyens qui trouvent une cause commune. Cependant, cette ouverture s'essouffle au fur et à mesure que les retombées de l'attentat s'estompent et que des logiques d'organisations associatives et politiques prévalent. Ainsi, le chapitre 3 narre un retour à l'ordinaire, au-delà des pratiques militantes, en se recentrant sur les sociabilités et la vie quotidienne des classes populaires, entre espace public et privé. Les auteurs nuancent la thèse du repli sur le foyer, présente chez Olivier Schwartz et Richard Hoggart, en démontrant une occupation de l'espace public et en concevant le foyer plutôt comme « un point d'appui pour pouvoir accueillir autrui et aller vers les autres » (p. 105). Ce chapitre, en revenant à l'ordinaire, pose déjà les jalons de l'état d'urgence permanent – selon la formule qu'ils empruntent à Giorgio Agamben – dans lequel ces classes sociales naviguent quotidiennement et dont la seconde partie développe trois logiques de violences structurelles à l'œuvre : d'exploitation, d'entraînement et d'assujettissement viriliste.

Le chapitre 4, comme un pas de côté, retrace l'histoire de Grigny. Il montre comment les dynamiques d'exploitation structurent le développement de la ville et expliquent les strates successives de migration. La violence s'exerce à la fois sur la terre, d'abord avec l'exploitation minière et agricole puis immobilière, mais aussi sur les individus, avec des logiques d'épuisement par le travail ainsi que sur les flux de personnes et de biens, ce dont traitera en profondeur la partie 3. Les logiques d'entraînement et d'assujettissement viriliste, respectivement détaillées dans les chapitres 5 et 6, dévoilent la violence que génèrent ou charrient les relations interpersonnelles. Les trafics en tout genre – de petites

entreprises informelles comme de *street food*, des trafics de drogue ou délinquance – créent des dépendances interpersonnelles, dans une logique maussienne de don-contre-don. Or, dans un contexte de rareté des ressources, celles-ci font de certains des obligés et d'autres des dominants, sans que les statuts hiérarchiques soient immuables. Ces trafics conduisent également leurs participants à être parfois confrontés à la police, bien que cette expérience ne leur soit propre, puisque très largement partagée par les habitants des quartiers populaires. Ces derniers interprètent d'ailleurs leurs mauvaises expériences ou leurs rapports compliqués avec la police comme le résultat du racisme de (certains de) ses agents. Par ailleurs, les deux auteurs montrent, dans le chapitre 8, que lorsque les habitants s'éloignent du quartier populaire, souvent en déménageant, les relations avec la police s'améliorent. Dans une dichotomie genrée, le chapitre 6 présente comment les femmes, tout en subissant les violences d'une masculinité contrebalançant l'infériorisation sociale, jouent un rôle « d'enveloppement » : maillage de solidarité et de résistance, porté par elles ou des institutions (éducatives ou associatives), qui protège et émancipe. L'« histoire des femmes de Grigny s'inscrit alors à la croisée de deux mouvements contraires : l'attachement et l'arrachement » (p. 193). Loin d'être cantonnées au foyer ou au *care*, elles investissent l'espace public et des positions de pouvoir (« patronnes avant d'être daronnes », p. 220). Le chapitre 8 retrace leurs trajectoires entre installation dans un schéma familial et continuité dans le quartier, ou départ pour des études supérieures, retardant ainsi la mise en couple et la maternité.

À travers l'étude des habitants qui partent définitivement ou temporairement, que ce soit pour le travail, la

famille, se faire oublier ou dans un parcours d'ascension sociale, le chapitre 8 montre surtout comment les trajectoires individuelles résultent de l'« enveloppement » collectif. Il souligne, selon la formule d'un enquêté, l'importance de « l'intelligence de vie », c'est-à-dire la capacité des individus à naviguer entre plusieurs mondes sociaux. La jonction entre deux mondes caractérise aussi ceux qui arrivent à Grigny, souvent issus de la migration, pris dans un hiatus entre l'identité sociale « ici » et « là-bas ». Cette dernière peut être source de ressources pour l'implantation, les capitaux sociaux, culturels et symboliques de « là-bas » compensant le manque de capital économique « ici ». Le chapitre 7 interroge aussi ce qu'il reste des flux, historiques (chap. 4) ou personnels, avec la question de la transmission mémorielle. Le dernier chapitre est dédié à ces habitants gardiens de la mémoire de la ville et des quartiers populaires : ceux qui y vivent et font vivre le quartier. Ils se situent au carrefour d'ambivalences, ayant à la fois des inquiétudes, comme les parents qui ont peur de la violence structurelle ou interpersonnelle pour leurs enfants ou les propriétaires qui voient leur bien immobilier se déprécier, mais aussi un attachement profond à leur vie de quartier et à leurs relations sociales.

À l'image de ce chapitre final qui commence par la ritournelle nostalgique « c'était mieux avant » et se termine tout de même sur une partie intitulée « avec joie », ce livre fait cohabiter les multiples facettes des quartiers populaires. En cherchant à restituer la diversité de ces territoires, les auteurs juxtaposent parfois des thématiques hétérogènes, comme dans le chapitre 8 où divers départs (au bled, en Syrie, ou lors d'un déménagement) sont regroupés sous le seul terme « partir ». Leur volonté de dénouer tous

les fils de la violence laisse une impression de déhiérarchisation, des attentats au racisme ou aux tensions interpersonnelles. Malgré sa centralité, F. Truong et G. Truc dépeignent un quartier bien au-delà de la violence. Leur apport, plus que dans l'actualisation d'un constat déjà connu – mais permanent et pertinent – tient à l'articulation de cadres théoriques contemporains, tels que le genre et la race.

Au fil de l'enchaînement des sous-parties, le livre dévoile le regard empreint de tendresse des deux chercheurs sur leur objet. F. Truong et G. Truc font de la « sociologie de terrain entre amis », désignant d'abord leur amitié. Le livre et les remerciements l'étendent aux personnes rencontrées sur le terrain. Les deux chercheurs ne se situent pas dans une relation distante d'enquêteurs-enquêtés, mais au contraire s'ancrent dans une tradition d'ethnographie participative. Ils dévoilent, d'ailleurs avec habileté, les dessous de cette enquête ethnographique, jusque dans ses aspects pratiques : les trajets en voiture ou la marche dans le quartier. Ils retirent de ces observations des résultats sur les classes populaires urbaines qui rejoignent certaines de Benoît Coquard sur la ruralité (*Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, La Découverte, 2019). L'enquête est soutenue par des allers-retours incessants entre travail empirique de recherche et volonté de lien citoyen, de ses prémices avec l'association *Ensemble citoyens*, jusqu'à la formulation de trois orientations d'action publique pour endiguer la violence structurelle : des moyens budgétaires, une application du droit commun et une revalorisation économique des métiers « enveloppants ».

Finalement, le livre se referme avec le sous-titre « Grandir ensemble » qui résume bien les diverses trajectoires de vie des habitants de quartiers populaires

que la posture narrative des auteurs donne délicatement à voir au lecteur.

Anastasia MAGAT

*Pacte – Université Grenoble Alpes
CNRS-Sciences Po Grenoble*

Lion (Gaspard), *Vivre au camping. Un mal-logement des classes populaires.*

Paris, Le Seuil, 2024, 320 p., 24,50 €.

L'ouvrage de G. Lion, tiré de sa thèse soutenue en 2018, porte sur les personnes qui vivent au camping à l'année, c'est-à-dire celles pour lesquelles l'occupation d'une caravane ou d'un mobil-home sur un terrain de camping constitue l'unique domicile. Par sa précarité et son instabilité, ce mode de résidence concerne différentes fractions des classes populaires repoussées par la crise du logement – ou plutôt par *les crises* du logement (Jean-Claude Driant et Pierre Madec [dir.], *Les crises du logement*, PUF, 2018) – vers les zones périurbaines et rurales. Peu, voire pas investigué, le sujet du camping résidentiel semble concerner une part croissante de la population, sans qu'il existe néanmoins de décompte fiable en la matière.

L'auteur se fonde principalement sur une enquête ethnographique menée auprès d'une vingtaine de campings, dont cinq terrains principaux situés dans des zones majoritairement rurales d'Ile-de-France ou limitrophes. Le matériau recueilli inclut près de trois cents jours d'observation participante, « notamment en habitant pendant trois ans de façon intermittente dans une caravane » (p. 24). Ce dispositif permet d'apporter une contribution originale à la sociologie des classes populaires par l'intermédiaire de la question du (mal-)logement, en restituant par le bas les trajectoires biographiques et les conditions d'existence des